

Mère et enfant

Adriana Langer

Numéro 123, automne 2009

Filiation & Transmission

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61660ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Langer, A. (2009). Mère et enfant. *Moebius*, (123), 81–86.

ADRIANA LANGER

Mère et enfant

Évidemment, ses cheveux sont châains. Pourtant, maintenant qu'elle les regarde de si près, écartant mèche après mèche depuis la racine jusqu'à l'extrémité de chacune d'entre elles, elle voit tant de nuances qu'elle se demande presque si son enfant n'a pas une coloration. Il y a des reflets roux, certains cheveux sont plus clairs, tout à fait blonds, et quelques-uns, rares certes, si clairs qu'ils paraissent vraiment blancs. Mais ce n'est pas possible : elle n'a pas atteint l'âge de raison !

Aujourd'hui, sa fille a accepté qu'elle le fasse à condition de pouvoir s'asseoir sur son petit rocking-chair d'enfant, et de se balancer de temps en temps. Hier, le fait de pencher la tête pendant si longtemps lui a fait mal au cou. C'est une bonne idée, tout compte fait : c'est plus confortable pour toutes les deux, et elle a aussi une meilleure vision, ayant cette fois approché la lampe halogène.

Elle alterne le peigne fin et les doigts pour écarter les cheveux, pour les suivre par tout petits groupes et même parfois un par un. Ses yeux sont attentifs, aux aguets, et ses doigts se doivent d'être adroits et précis : ils sont beaucoup plus petits qu'elle ne le croyait. Cette traque est devenue, il faut l'avouer, un jeu, d'autant que, soir après soir, il en reste de moins en moins. La première fois, après le shampoing, elle en a attrapé tout un paquet à la racine du cou, là où sa fille se grattait. Ça l'avait un peu dégoûtée ce soir-là, et elle n'avait utilisé que le peigne.

Maintenant il n'y a presque plus que des lentes isolées, égarées, n'ayant plus aucun contact entre elles ni avec leurs génitrices, tels les soldats d'une armée en déroute, qui, non seulement ont perdu toute stratégie commune, mais n'ont

qu'une idée en tête, se cacher lors de leur fuite. Et leurs chances de succès, même dans cette entreprise dérisoire, sont très faibles, la mère y veille.

Ses doigts glissent le long des mèches brillantes, douces, mais dont les bouts fourchus, lassés des shampoings agressifs et des peignes, pointent par-ci par-là. Il faudra se résoudre à les couper, malgré le désir de sa fille de laisser ses cheveux devenir longs comme ceux des princesses dans les contes de fées. Elle lui montre souvent, en feuilletant ses livres, les longs rectangles ondulés censés représenter des chevelures mythiques aux yeux des petites filles du monde entier, tantôt d'une blondeur éclatante, tantôt d'un noir d'ébène, ou d'une rousseur troublante : d'une pureté de couleur telle qu'on n'en voit jamais ailleurs que sur le papier. Et c'est ainsi qu'elle les voudrait. Pourtant, il faudra les couper.

Anticipant la déception et la tristesse de sa fille, elle ressent (antidote maternel immédiat) une tendresse aiguë : feu d'artifice qui éclate, silencieux, répandant sur l'enfant une poussière étincelante, invisible mais indélébile. Celle-ci se propage aussi jusqu'aux extrémités de ses doigts, dont les gestes méthodiques, rigoureux, deviennent imperceptiblement rêveurs. Son regard est distrait, ne surveille plus ses mains, et celles-ci se laissent aller à caresser en un mélange indistinct d'amour et d'habitude ces cheveux doux et fins, un peu électriques, cette petite tête aimée.

Sa fille profite de cette brève pause pour se balancer un peu, la mère reprend son travail. En voici une : punctiforme, blanche, la lente est accrochée à un cheveu de toutes ses forces, elle s'y colle de tout son corps, aucun peigne, si fin soit-il, ne l'en délogerait. Quand on dit que la vie tient à un fil... on omet d'ajouter qu'à ce fil la vie s'accroche comme cette lente à son fil. Il faut que son pouce et son index travaillent : ils isolent le cheveu, attrapent la lente, la font glisser le long de ce toboggan final, par terre, tant pis, elle passera l'aspirateur demain.

C'est tout un rituel. Comme il en reste peu, il y a le plaisir de la réussite : on en a débusqué encore une, succès du regard. « Ne bouge surtout pas ! » et sa fille, soudain sérieuse – gravité de l'instant –, se fige. Alors les doigts les plus habiles procèdent au geste final et décisif. « Je l'ai

eue.» «Maman, vas-y! C'est par là que ça me gratte», elle lui montre sa tempe droite. Une nouvelle recherche débute. De temps en temps «Aïe!» quand la mère tire un peu trop sur un cheveu.

Ces gestes, cette scène – une mère penchée sur son enfant, examinant toute sa tête à la recherche de poux et de lentilles – lui en rappelle d'autres, vues dans des livres, des documentaires, des dessins animés. Des chiens, des singes, font de même avec leurs propres poux. Elle l'a lu sur Internet, chaque espèce a ses propres poux, à chaque espèce son parasite, son malheur qui lui est spécifique quoique, au fond, ils soient bien similaires.

C'est avec leurs pattes et leurs griffes étonnamment habiles que les animaux éliminent, lors de longues séances familiales – rituels qui ignorent la division des mammifères en mille espèces différentes –, les poux de ceux qu'ils aiment. Gestes apparemment repoussants, pourtant elle a toujours pensé (et le confirme amplement maintenant) qu'il s'agit au contraire de gestes antiques, empreints de solennité. Ce sont des soins délicats, attentifs, prévenants, non indispensables à la survie, une attention au bien-être, aux agacements quotidiens: un luxe, si l'on considère la violence de la vie animale.

Sauver son prochain: certes, dans un moment unique d'héroïsme, une situation extrême qui nous ébranle, une exception. Mais patiemment, jour après jour et parfois pendant des heures, s'occuper du corps de ceux qu'on aime, aller tout près, surmonter la répulsion et la crainte que ces petites bêtes contagieuses nous inspirent, voilà qui lui paraît, à elle, émouvant et proche.

— Je peux mettre un disque?

— Bien sûr, répond-elle, encore absorbée par la pensée de cette communion de plusieurs espèces dans la lutte éphémère et dérisoire contre les poux.

L'enfant se balance, se berce elle-même, la lampe halogène qui surmonte sa mère l'illumine et la chauffe à la fois, elle sent le souffle et les douces mains de sa mère au-dessus de sa tête. Elle voit sans avoir à se retourner le visage que sa mère prend quand elle se concentre: la petite ride verticale au-dessus de son nez se creuse, sa langue vient se coincer entre les lèvres, sur le côté, ses sourcils se froncent comme

dans les dessins animés. Elle se balance de plus belle dès qu'elle ne sent plus le contact des mains au-dessus d'elle. Sa mère s'est levée pour aller rincer le peigne, revient, se remet à l'ouvrage. La petite se tient à nouveau droite, sans bouger, elle laisse sa mère faire. Elle se gratte déjà beaucoup moins qu'hier ou avant-hier.

Elle a choisi son CD préféré, « Chansons du monde entier ». Trente numéros, trente airs populaires dans des langues différentes qu'elle ne connaît pas : des mélodies qui accrochent, des rythmes qui invitent à la danse, des voix tantôt plaintives, tantôt enfantines, tâtonnantes et gaies. Elle les connaît, elle sait qu'après le Pérou c'est la Chine nasillarde, puis le tam-tam africain, puis un chant qui hulule étrangement, sans paroles. Puis on saute de continent, le rythme s'accélère, puis, sans transition, une douce berceuse saturée de *l* et de *a*...

Sa mère vient de poser ses mains à plat sur le haut de sa tête, elle la scrute encore. L'enfant chantonne et se balance lentement. La main câline de la mère glisse jusqu'à son épaule, la caresse, remonte, tapote sa tête gentiment puis redevient plus distante, sérieuse : elle la soigne à nouveau pour qu'elle ne se gratte plus. Quand elle n'aura plus une seule lente, elle pourra enfin aller dormir chez Zoé.

— Ma chanson préférée !

Une voix féminine entonne une vieille chanson russe, avec un refrain nostalgique et mélodieux. Alors, se balançant encore un peu, la petite conclut, en toute simplicité :

— C'est le paradis.

La mère, étonnée de cette parole, qui lui semble bizarre dans cette situation – pendant qu'elle enlève les poux de sa fille – caresse quelque temps les cheveux hérissés d'électricité, l'œil attentif. Encore une lente : elle l'attrape, la glisse, la jette, puis laisse ses mains sur ce crâne bombé qui avance, recule, avec le balancement inégal du rocking-chair.

— Ça y est, je peux me lever ?

— Ça y est pour aujourd'hui. Ça va beaucoup mieux, il y en a nettement moins. Dans quelques jours, on les aura tous éliminés. Maintenant, va mettre ton pyjama.

Elle range le CD, les chaises, le rocking-chair, remet la lampe halogène à sa place, l'éteint, lave le peigne. Comme

dans une pièce de théâtre qui se termine : tout redevient sombre, le salon se vide, tout reprend sa place initiale comme s'il ne s'était jamais rien passé. Elle a couché sa fille après lui avoir lu une courte histoire, l'enfant était fatiguée. L'appartement est silencieux.

La mère est assise sur le canapé du salon, dans le noir, comme elle fait souvent le soir avant de regagner sa chambre, en attendant que la petite s'endorme. Celle-ci chantonne encore faiblement pour elle-même, puis s'endort tout à fait.

Un paradis, une parenthèse. Elle revoit cette scène : la lampe au-dessus d'elle penchée sur la tête de sa fille, le rocking-chair, le parquet, le canapé... tel un délicat intérieur hollandais. Leurs deux visages proches l'un de l'autre, toutes deux brunes, l'une pâle avec des taches de rousseur et quelques rides, l'autre à la peau translucide, lisse. Les objets tout autour sont de plus en plus sombres, ils forment comme des cercles concentriques autour de la source de lumière, qui se perdent progressivement dans l'obscurité au fur et à mesure qu'ils s'en éloignent. Et dans son souvenir à elle, invisibles au spectateur de cette miniature, des scènes parallèles : singes, chats, chiens, chacun protégeant les siens, chacun luttant avec ses démons et ses tracas.

Oui, se dit-elle, la petite a raison, le paradis *et* les poux. Un paradis malgré et parmi eux.

